

Du vague des terrains et de leurs occupations

Alain Thévenet

Visite de territoires

Le fort

La cité est entourée (encerclée?) de forts désaffectés. Vestiges d'une ambitieuse architecture militaire, ils ceinturent la ville du haut des collines qui l'entourent. Ils furent bâtis dans la seconde moitié du XIX^e siècle, pour prévenir une invasion de l'ennemi héréditaire, l'Allemand. On sait ce qu'il en est advenu. Ils n'ont même pas eu l'occasion d'être testés. Ils étaient beaux, pourtant, imposants. Il en subsiste de beaux restes : labyrinthes interminables et mystérieux; au fond de l'obscurité on se heurte parfois à un mur de terre; des pièces qui ressemblent à des cellules et qui peut-être en étaient, etc.

Ils étaient à l'époque en rase campagne, et on devait pouvoir les contempler depuis la ville, en contrebas, ombres tutélaires et protectrices, symboles d'un État tout puissant et omniprésent. L'urbanisation a fait qu'ils se trouvent maintenant tout proches des banlieues, parfois même enserrés en elles. Et le hasard, si l'on veut, fait que certains sont proches des banlieues aisées et d'autres des banlieues dites ouvrières. Les premiers ont généralement été rasés, ou transformés en coquets jardins publics, avec terrains balisés pour le jogging et charmants jeux d'enfants : trampolines ou terrains de foot. Quelle que soit la manière dont il s'y prend, l'État veut ici montrer son visage rassurant. Du côté des banlieues ouvrières, le projet est le même mais, on ne sait pas pourquoi, ça traîne un peu.

Visitons l'un de ces forts. C'est au milieu d'une friche, ancien terrain militaire peu à peu grignoté par les lotissements. Cerné d'un fossé, il n'est accessible que par un pont dont ne subsiste que l'armature complétée par des troncs et diverses planches, travail d'amateur. Au

bout, une porte en métal, cadenassée; on comprend que l'accès en est strictement interdit, ce qui attire évidemment la curiosité. Territoire interdit, et donc à visiter, il suffit de se faufiler, ce qui est possible lorsque d'autres sont passés avant et ont quelque peu bousculé l'accès. On peut commencer la visite. Une visite passionnante pour des enfants: reste d'ossements supposés provenir de combats moyenâgeux; graffitis ou tags, lieux de réunions de quelque société secrète, etc. Cabanes possibles. On peut s'égarer dans les labyrinthes que forment ses couloirs. Bien que le fort date de la fin du XIX^e siècle on peut lui supposer des origines bien plus anciennes, remontant même, pourquoi pas, à la préhistoire. Une visite passionnante aussi pour des adolescents, plantation de haschisch, débris de plastiques qu'on peut supposer être des restes de capotes usagées, tags interprétés cette fois comme étant la marque de combats entre bandes rivales. Dans tous les cas, un soupçon d'angoisse naît, surtout lorsqu'on s'égaré dans les souterrains; on ne distingue plus que des ombres incertaines, parfois quelque lapin s'enfuit à notre approche, ou un oiseau s'envole, la peur saisit alors, qui précède la fuite.

Si on y réfléchit bien, ce territoire ne recèle en réalité pas de danger majeur. Il suffit de faire attention, ce dont les enfants sont tout à fait capables, dès lors qu'on ne leur propose pas des terrains balisés avec leur fausse sécurité. Objectivement, les jeux d'enfants qu'on trouve dans les parcs organisés présentent souvent plus de dangers, masqués par leur apparence anodine. Les «mauvaises rencontres»? Elles sont rares en plein jour, surtout lorsqu'on est en

1 Cf. Jacques Derrida, *L'animal que donc je suis*, Galilée, 2006

groupe. Le danger majeur ne serait-il pas que ce terrain ouvre la porte à l'imagination? Il permet d'imaginer un passé et donc un futur qui s'y enracinerait: après avoir imaginé l'histoire d'un lieu, il est possible d'en imaginer la destination future, ce qu'on pourrait y vivre. C'est un peu ce qui était possible dans les terrains d'aventure qui, naguère, dans les années soixante-dix, furent initiés en particulier dans les pays nordiques ou anglo-saxons: initiatives gauchistes, bien sûr, voire anarchistes!

Peut-être le véritable territoire (ou en tout cas un territoire différent), invisible d'abord, se cache-t-il derrière le visible.

La campagne, autour

Allons un peu plus loin. Le jour, la campagne environnante présente un aspect des plus lisses et des plus neutres: champs de maïs à perte de vue, ou de salades bien propres. Quelques villas coquettes et, sur des routes bien droites, quelques dames se promènent avec des chiens tout à fait civilisés.

La nuit, on ne reconnaît plus rien. Sur les routes maintenant désertes on croise parfois des ombres furtives qui les traversent sans qu'on puisse distinguer l'animal qui en est la cause, lièvre, chat parti à l'aventure ou renard. On se trouve parfois face à face avec une biche et ses faons. Au loin des yeux brillent et s'enfuient. Revenant plusieurs nuits au même endroit, on peut distinguer des blaireaux. Une autre nuit, un renard s'arrête, poussé par la curiosité de connaître ce qui venait là. Entre la crainte et la curiosité, nos regards se croisent quelques minutes. Nous avons, je crois, communiqué, mais du côté humain, celui qui a pu communiquer, ce n'est pas l'homme civilisé, doué de langage et de «raison», mais «l'animal que donc je suis»¹.

À qui appartient donc ce territoire? À la civilisation, aux agriculteurs probablement peu «bio», ou aux sauvages qui l'occupent la nuit, alors même que ces sauvages peuvent être des humains? Et d'ailleurs, avant même de nous demander à qui il appartient, ne pourrions-nous nous demander ce qu'il est, réellement, si tant est qu'il existe un réellement. Ou bien, si les deux coexistent, quels rapports entretiennent-ils entre eux?

La banlieue

Revenons en arrière et pénétrons dans la banlieue. Les banlieues populaires que décrit Michel Serres² sont polluées de panneaux publicitaires par lesquels les possédants marquent leur pouvoir et leur propriété. C'est vrai: on pissoit où l'on peut, et de préférence sur le territoire des autres pour marquer le sien, que l'on peut d'ailleurs aussi marquer par le sang de ceux qu'on a sacrifiés, et c'est comme une déclaration de guerre. Michel Serres décrit les voies d'accès, les frontières. Mais cette possession s'impose aussi à l'intérieur, de façon beaucoup plus insidieuse et sournoise: enseignes des magasins, invites à des «offres» publicitaires alléchantes, tout ceci paraît égayer la banalité triste du territoire. Un territoire qui peut paraître «sage» voire paisible, pendant le jour; on n'y voit pas grand monde, et les tags ont été effacés, ou sont écrasés par l'abondance de la publicité. Cependant, là aussi à la tombée de la nuit, des ombres suspectes réapparaissent, de même que, mystérieusement, les tags. Et aussi les rondes bruyantes ou sournoises de la police.

Il y a quelque temps un chamois, venu d'on ne sait où, s'était installé dans un terrain vague de la ville. Il a fallu trois semaines aux gendarmes pour l'en déloger. Au reste, rien d'extraordinaire à cela.

La ville

Ailleurs, des zones qui jusqu'à il y a peu étaient, proche du centre ville, en friches, et dans lesquelles il était encore possible de faire des découvertes ou des rencontres inattendues, sont maintenant en voie d'aménagement en des lieux somptueux, symboles de conquête et de visée sur un avenir qu'on veut sans doute définitif, si on tient compte du prix que coûtent ces aménagements. Les constructions qui s'y élèvent, qu'elles hébergent les sièges sociaux de grosses entreprises, des bâtiments administratifs, voire des musées, dominent le territoire; elles attirent le regard et imposent leur domination. Ces représentations veulent présenter quelque chose, et l'imposer. Là où jadis on pouvait s'égarer et se laisser aller à penser, on ne peut plus maintenant qu'être écrasé. Le centre lui-même voit ses rues transformées en artères commerciales dans lesquelles errent, tous les après midis, des groupes de jeunes venus des banlieues qui ne peuvent évidemment s'acheter les produits de luxe que proposent les vitrines. Cependant, rassurons-nous, d'autres boutiques plus modestes, ou des grands magasins, offrent des sous-produits à l'apparence presque identique. Quelquefois, rarement, car les rondes de police sont nombreuses, les uns ou les autres sont cambriolés.

2 Cf. Michel Serres, *Le Mal propre, polluer pour s'approprier*, Éditions Le Pommier, 2008

Le quartier

Ce quartier était jadis un quartier ouvrier, il demeure emblématique des révoltes populaires et de résistance. Il connut notamment les révoltes des canuts et, plus récemment, fut un haut lieu de résistance à l'occupation allemande. Ses dédales, qu'on appelle ici traboules, étaient propices aux embuscades tendues aux « forces de l'ordre » et aux fuites rapides devant leurs attaques. Jadis, ses rues étaient bruissantes de l'écho des machines à tisser. Plus tard, dans les années soixante-dix, anarchistes et alternatifs s'y installèrent, en hommage à ces temps de révolte. Ils y occupèrent des squats ou y installèrent des lieux plus politisés. Les squats se sont raréfiés, mais il en subsiste quelques-uns dont la fonction est, il est vrai, plus utilitaire que politique. Les locaux alternatifs ou anarchistes s'accrochent et sont toujours là. Peu à peu, cependant, l'habitat change, soit que les anciens gauchistes qui l'occupaient naguère se soient « rangés », soit que de nouveaux habitants soient venus, attirés par l'aspect convivial des lieux ou par son aspect « villageois » et le bas prix relatif, jusqu'à quelques années, des logements. Les touristes visitent le quartier, en groupes compacts, et parcourent les quelques « traboules » balisées qui ne sont pas fermées par des grilles. Peu à peu on a vu s'ouvrir de coquettes boutiques d'artisanat et des galeries de peinture, dans les rues même où se réunissent encore anarchistes et assimilés. On n'a pas fait comme à Pékin, on n'a pas détruit les immeubles. On a même laissé la possibilité aux vieilles personnes de continuer à habiter ici et il y a aussi des HLM. Deux univers se côtoient. Celui de l'affichage sauvage et des tags, et celui des habitants plus récents et plus huppés qui les effacent ou les arrachent. Ils ne se côtoient pas

toujours pacifiquement; on peut même considérer qu'il s'agit d'une lutte. De constantes rondes de police veillent au grain de manière souvent brutale.

Territoires ouverts et territoires fermés

Le regard porté sur le territoire est ce qui le constitue.

Le paysage que l'on peut contempler ou admirer autour de soi n'est pas simplement l'objet d'un regard extérieur. Il est aussi créé par ce regard, et ce regard en fait un territoire. Ou plutôt des territoires, diversement peuplés, diversement occupés. Le fort, ce peut être simplement ce lieu fermé, ces hauts murs et cette porte cadenassée devant laquelle on passera sans y prêter attention. Rien alors qui s'offre à une pensée ouverte, puisqu'on accepte, sans même y réfléchir un état de fait, une fermeture à laquelle on se résigne. Mais ce peut être aussi ce territoire mystérieux, accueillant à tous les fantasmes et à tous les projets. La campagne, du moins cette campagne-ci, à la périphérie de la ville, c'est peut-être ce lieu aseptisé, tiré au cordeau, qui ne laisse aucune place à l'imprévu. Mais c'est aussi le territoire nocturne d'animaux, parmi lesquels peut-être des êtres humains qui en flairent tous les recoins, se fauillent parmi leurs ombres, et se rencontrent parfois.

La ville elle-même, est-elle ce territoire figé par ses bâtiments ou ses murs, ou ce lieu mouvant dans les rues duquel on peut rêver rencontrer d'autres; un lieu dont on peut même modifier l'aspect, puisqu'il est possible d'y inscrire sa trace?

Ce qu'on perçoit autour de soi n'est pas un paysage neutre; c'est nous qui le voyons, et donc, d'une certaine manière, le créons. Merleau-Ponty peut écrire: «Je vis ma perception du dedans et, de l'intérieur, elle a un pouvoir incom-

parable d'ontogenèse»³. Puisque nous l'imaginons, nous construisons le paysage qui nous entoure ou, plus exactement, auquel (et duquel) nous participons et par là même nous faisons nôtre le territoire qu'il présente. Mais, dans le même temps, nous le partageons avec les autres, humains ou autres animaux (car il s'agit là sans doute d'une expérience animale, en ce qu'elle vient du plus profond de nous-mêmes et que, pour autant que nous puissions en juger par des rencontres fortuites, les uns et les autres ressentent, alors, une émotion de même nature). Avant d'être une réflexion intellectuelle, le regard qui se dirige vers le monde et qui nous lie à lui est d'abord une expérience corporelle. Le monde fait partie de notre corps, comme nous faisons partie de lui. Il est nôtre par le regard, bien sûr, mais aussi par nos pieds qui en foulent le sol sur les aspérités duquel ils se moulent, par nos poumons qui en hument les senteurs, agréables ou déplaisantes. «Ce monde qui n'est pas moi, j'y tiens aussi étroitement qu'à moi-même, il n'est en un sens que le prolongement de mon corps; je suis fondé à dire que je suis le monde.»⁴

Ce territoire est aussi intimement lié à notre existence; il la soutient et la conditionne; ce que nous en faisons signifie aussi ce que nous faisons de nous-mêmes. «Dans ce monde où nous entrons, apparus de nulle part, et dont nous disparaissions en direction de nulle part, être et paraître coïncident. L'existence – c'est-à-dire la faculté de paraître – de la matière inerte, naturelle ou artificielle, stable ou soumise au changement, dépend de la présence d'êtres vivants. [...] Rien de ce qui existe, dans la mesure où cette chose paraît, n'existe au singulier; tout ce qui est est destiné à être perçu. Ce n'est pas l'homme, mais les hommes qui peuplent notre planète.»⁵

Ce territoire, qui ouvre notre imaginaire, nous lui prêtons une histoire, un passé et donc un futur possible. Plus il est vague, plus il est indéterminé, plus il nous permet donc d'inventer une histoire ou, à tout le moins, de l'imaginer, et donc de concevoir que l'avenir qu'on nous dit inéluctable n'est pas le seul possible. Avec ceux que nous rencontrons nous imaginons des aventures qui, en germe, portent toutes les aventures possibles du futur. C'est en ce sens que les terrains d'aventure qui fleurirent naguère, en particulier dans les pays nordiques ou anglo-saxons, se différencient des jardins publics d'aujourd'hui, avec leurs jeux déjà construits et plus encore des parcs de loisirs dans lesquels le déroulement même du jeu est déjà organisé. Là, il était possible non seulement de partager des émotions, plaisir ou peur, mais aussi d'élaborer des projets, constructions de cabanes, explorations diverses.⁶ Comme le notait déjà Godwin, il s'agit là d'une expérience politique.

Il y a aussi, comme expérience première, l'étonnement, un étonnement qu'Hannah Arendt lie à l'admiration: «Ce qui déclenche l'étonnement des hommes est une chose familière et pourtant normalement invisible, une chose qu'ils sont forcés d'admirer. L'étonnement, point de départ de la pensée, n'est pas le fait d'être intrigué, surpris ou perplexe; il comporte l'admiration.»⁷ Cet étonnement suppose donc d'aller au-delà de ce qui est «normalement invisible». Il faut accepter, voire désirer, être étonné. C'est lorsqu'on

3 Maurice Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible* [1964], Tel, Gallimard, 2007, p. 84.

4 *Ibid.*, p. 82.

5 Hannah Arendt, *La vie de l'esprit, T. I, La pensée*, PUF, 1981, p. 34.

6 Voir en particulier le n° 7, *Adventure Playground, a parable of Anarchy* (septembre 1961) de la revue anglaise *Anarchy*.

7 Hannah Arendt, *opus cité*, p. 165.



David Thévenet « Loug »

8. Maurice Merleau-Ponty, *opus cité*, p. 107.

traverse la carapace du visible que cet étonnement provoque en nous l'admiration. Une admiration qui n'a rien à voir avec celle qu'on peut ressentir, dans une attitude de pure passivité, devant un « bel » ensemble architectural par lequel on veut formater le paysage urbain et qui s'impose à nous de toute sa hauteur et nous domine de son caractère achevé. Dans cette situation il ne peut donc y avoir d'échange, le regard est à sens unique. « Les lieux hauts attirent ceux qui veulent jeter sur le monde le regard de l'aigle. La vision ne cesse d'être solipsiste que de près, quand l'autre retourne contre moi le faisceau lumineux où je l'avais capté, précise cette attache corporelle que je pressentais dans les mouvements agiles de ses yeux. »⁸

Territoires de soumission ou territoires de liberté

Il y a donc deux sortes de territoires qui s'enchevêtrent, voire se superposent.

Les uns sont « vagues » et ce vague laisse la porte ouverte à toute notre imagination. Il nous appartient de donner une destination aux choses qui se présentent là, devant nos yeux et dont la destination première a été recouverte, déformée, par la poussière ou par les années. Cet espace qui s'ouvre à notre imaginaire lui ouvre aussi l'histoire, le temps. Le passé, d'abord. D'où viennent-ils, quels ont été leurs usages ? Il s'ensuit qu'il est donc aussi possible d'imaginer un futur : qu'en ferons-nous, quel usage nous leur trouverons-nous, et pour quelle fin ? C'est ce que font les enfants lorsqu'ils se créent des empires, bâtissent des cabanes. C'est parce que ce qui s'offre à notre regard n'a pas, d'avance, une fonction déterminée que nous pouvons lui prêter une histoire passée et lui imaginer un futur, et nous imaginer dans ce futur.

Les autres territoires se veulent prédestinés. Ils sont dominés, par des monuments ou par des conceptions architecturales. Il n'est pas question ici d'en discuter l'éventuelle valeur artistique. Notons simplement qu'ils visent à dominer, soit par un aspect imposant, soit par un aspect lisse qui veut démontrer « qu'il n'y a rien à voir », soit que, par un aspect « fini », ils se veulent éternels. On peut dire qu'ils « se laissent admirer ». Rien à voir, donc, avec l'admiration qui naît de l'étonnement dont parle Hannah Arendt.

Ils s'imposent à nous et nous imposent un avenir que politiques ou financiers ont décidé être le seul possible. Un avenir de conquête, de triomphe, une conquête et un triomphe qui sont décidés pour nous et dans lesquels nous n'avons aucune autre participation que passive. Les choses qui nous sont ainsi présentées n'ont pas d'avenir, puisque celui-ci est déterminé à l'avance ; nous-mêmes, puisque nous sommes étroitement liés aux choses qui nous environnent, n'avons donc non plus aucun avenir qui nous appartienne.

Les monuments ou les territoires qu'on veut ainsi nous présenter se veulent éternels ; ils prétendent abolir l'histoire, et tout ceci est cohérent puisqu'on prétend que celle-ci est finie. Mais les choses non plus ne sont pas éternelles, et les monuments destinés à l'éternité se patinent ou se détruisent. Il arrive aussi qu'ils soient réoccupés par ceux qu'ils prétendaient dominer.

Les territoires n'ont pas de frontières, ils sont mouvants, non seulement quant à leurs limites dans l'espace mais, plus profondément, ils se chevauchent selon qui les habite et leur donne sens.

Cela, le pouvoir ne peut l'admettre. Il prétend contrôler l'avenir qu'il serait le seul à connaître. Mais, disait Hobbes, « Léviathan est mortel ». C'est pourquoi

il est nécessaire de reconstruire périodiquement et de réaménager. Parce que les gens ont tendance à reprendre possession des lieux qu'on leur impose et à se les réapproprier. Ainsi on détruit les immeubles des banlieues qui, il y a vingt ans, étaient à la pointe du progrès ; on retrace les plans des centres des villes qui peu à peu s'étaient couverts de graffitis.

Dans ce même numéro, Max Cafard montre comment les différents territoires s'interpénètrent en un mouvement souple et libre, vivant, et combien les frontières qui prétendent les délimiter sont arbitraires et factices. Nous appartenons tous à plusieurs territoires. Plus encore le même territoire est multiple selon le regard qu'on porte sur lui et qui le constitue. Bien plus, nous-mêmes sommes multiples. Nous pouvons passer devant le fort et ne voir que les murs qui l'enserrent et la porte cadenassée, sans nous interroger sur autre chose. Et nous pouvons aussi, à un autre moment nous interroger sur l'invisible qu'il recèle. Nous pouvons admirer un monument ou un ensemble architectural pour leur valeur esthétique, sans nous interroger sur le sens qu'ils supportent, ou nous demander ce qu'ils cachent. Nous pouvons aussi, sans nous interroger sur leur valeur esthétique, être curieux devant tel ou tel tag et nous interroger sur la personne qui l'a réalisé, à défaut de la rencontrer. Une telle interrogation ne nous viendrait pas à l'esprit devant un panneau ou une affiche publicitaire.

Passez devant une affiche écrite et colorisée. Impérieuses, les images et les lettres obligent à lire, alors que, suppliantes, les choses du monde mendient leur sens à nos sens. Celles-ci demandent, celles-là commandent. Nos sens créent le sens du monde. Nos produits ont déjà du sens, plat ; d'autant

plus faciles à percevoir qu'ils sont moins élaborés, proches du déchet. [...] Du coup, celui qui salit l'espace d'affiches portant phrase et images dérobe le paysage à la vue de tous, tue leur perception, transperce le site par ce même vol. D'abord le paysage, puis le monde. Il enseme l'espace de ces trous noirs, qui aspirent la sensation et détruisent le perceptible. [...] Les signes expriment et suppriment le monde.⁹

Une consolation, peut-être, ou plutôt un espoir : les accès autoroutiers de la ville se couvrent de graffitis et de tags. Et, dans le quartier dont je parlais plus haut, une expression plus politique apparaît aussi à travers les graffitis et les affiches : « Murs blancs, peuple muet ».

Le même Michel Serres imagine un dialogue entre tagueur et publicitaire :

Entendez donc, comme moi, la plaidoirie, vive, du tagueur, révolté, traîné même quelquefois devant les tribunaux, contre le propriétaire, honoré, légal, dominant, payeur : « De quel droit t'appropries-tu l'espace par tes grimaces répétées partout, plaide le premier contre le second, et, par là, l'esprit de tes contemporains ? J'ai le droit, moi aussi, pourquoi pas, de me conduire comme toi. Mes tags reproduisent, en les critiquant, tes saletés ; ils s'en moquent ; tu dis que je conchie les murs et les portes du métro, mais ne trouves-tu pas mes œuvres plus originales, moins itératives que les tiennes, qui répètent partout, breneusement, la même marque ? »¹⁰

L'auteur en déduit (dans une thèse qui reprend en fin de compte celle de la paix perpétuelle que proposait Kant dans le

domaine des relations entre peuples et entre États) que, compte tenu de l'imbrication des différents territoires, la seule solution consiste en ce que personne ne se considère plus comme propriétaire, mais seulement comme locataire provisoire d'un territoire :

Nous devons pratiquer un devoir de réserve [...], la totalité du monde et des choses forme la succession héréditaire des générations futures, légalement leur réservataire ; [...] ici et seulement ici, j'habite ma réserve.¹¹

L'auteur oublie cependant que ce partage de territoire ne se fait pas de manière harmonieuse et pacifique. Il est la manifestation d'un affrontement. Pour le pouvoir, pour tout pouvoir, il est essentiel de posséder et il n'abandonnera pas cette possession sans lutte. Une lutte qui se mène dès aujourd'hui. Dès aujourd'hui le pouvoir tente de baliser villes et campagnes et, par là même, de déterminer un avenir qu'il veut être la simple perpétuation du présent. Dès aujourd'hui, la part animale ou sauvage de chacun d'entre nous, ou de collectivités plus conscientes, tente de détruire cette possession afin d'imaginer « un autre futur ». Cette lutte prend parfois des aspects inattendus, qui ne relèvent pas explicitement de la sphère politique : tags contre affiches de publicité, détérioration de monuments, etc. Mais ce peut être aussi s'installer en groupe dans des lieux publics qui sont destinés au passage ou à la contemplation et les détourner ainsi de leur destination primitive.

Les gouvernements répètent volontiers que le pouvoir n'appartient pas à la rue. C'est pour cela qu'ils veulent en faire leur domaine. Et c'est pour cela qu'il nous faut l'occuper, le plus possible, que ce soit par des manifestations au cours desquelles nous sentirons, parfois, cette émotion qui nous unit aux autres et

nous donne la puissance ou, le plus souvent, en la détournant de sa fonction officielle de circulation, ou de contemplation des marchandises, pour faire vivre cette autre rue, invisible d'abord, qui, semblable aux terrains vagues, est notre territoire. Et il peut s'agir aussi bien de manifestations festives spontanées que de manifestations « sauvages ».

Mais il nous faut pour cela n'être pas trop « raisonnables », de cette raison qui n'est qu'acceptation, mais « raisonneurs », et nous avons besoin alors de nous référer à ce que nous sentons de vivant et de désirant. Et c'est sans doute la partie « animale » (voire sauvage) en nous, ou, si l'on veut, la partie enfantine qui nous permettra de retrouver sens et désirs et de communiquer ainsi avec les autres humains, parce que sens et désirs sont ce que nous avons tous en commun de manière originelle et que c'est à partir de cette communauté que s'élaboreront des projets communs et libres.

Alain Thévenet

Résumé

Sous la partie visible des territoires que nous foulons machinalement et qui ne prêtent pas à la réflexion, nous pouvons découvrir, masqué, un autre territoire, riche d'interrogations et de possibles. C'est là que s'ouvre la possibilité d'échanges avec les autres humains et que peut s'imaginer un autre avenir. Et c'est peut-être en le retrouvant que nous pouvons envisager de le construire.

9 Michel Serres, *Le Mal propre. Polluer pour s'approprier ?* Éditions Le Pommier, Paris, 2008, p. 52-53.

10 *Ibid.*, p. 58

11 *Ibid.*, p. 87



Montréal, 2008. Photo PS.